

balustrades et les hautes portes dont l'usage immémorial de l'Inde entourait également ces tumuli de brique ou de pierre. Que cette décoration à son tour ait pris aussitôt et gardé jusqu'au bout un caractère presque purement narratif et biographique, en d'autres termes que son objet essentiel soit de commémorer aux yeux des fidèles les principaux épisodes de la vie du Maître, rien de plus naturel. Mais si la dévotion qui s'attachait aux restes mortels du Buddha rend ainsi compte de la destination et de la signification générales des bas-reliefs bouddhiques, elle ne nous aide nullement à comprendre le caractère particulier de leur composition: elle rend même plus étrange et plus incompréhensible encore le paradoxe de cette décoration qui est presque tout entière consacrée à figurer la légende, mais qui se refuse obstinément à représenter la figure du Bienheureux.

Car tel est, ne l'oubliez pas, le fait anormal, mais certain, dont tout historien de l'art bouddhique doit commencer par donner une explication satisfaisante et cette explication, nous ne saurions la découvrir que dans le tour particulier qu'aurait pris dès l'origine une forme quelconque de cette dévotion à la personne du Maître qui est l'âme du culte primitif de sa Communauté. Or ces formes étaient au nombre de trois, pour la simple raison que l'on distinguait trois espèces de reliques du Buddha. Il y avait d'abord, comme nous avons vu, les *śarîra*, les restes corporels recueillis dans la cendre de son bûcher funéraire, et qui, ensuite, ont été déposés sous les *stûpa*. Il y avait en second lieu les *paribhogika*, c'est-à-dire les objets qui lui